

Médée Kali

De Laurent Gaudé

Ed. Actes Sud Papiers, 2003.

Coproduction : entre Cour et Jardins
Création 2015



entre cour et jardins
© Stef Bloch 2015

Théâtre de Ume

Emilie Faucheux : 06 30 09 05 80 theatredeume@wanadoo.fr
<http://theatredeume.eklablog.com>

Calendrier

Prochainement :

- < 21 Mai : Musée Archéologique de Dijon, Nuit des Musées : avec Michaël Santos, percussions, voix, machines.
- < 17 Novembre : Théâtre municipal, Semur en Auxois.
- < Février 2017 : Festival Itinéraires Singuliers, Dijon.
- < 10, 11 et 12 Mai 2017 : Théâtre d'Auxerre.

Précédemment :

- < 15 Mai : Prieuré de Vausse, Châtel Gérard. Avec Benoit Jayot à la contrebasse.
- < 1^{er} Mars : En partenariat avec le Théâtre Gaston Bernard, le musée du Châtillonnais et le Lycée de Châtillon, représentation dans l'enceinte du musée afin de faire résonner le texte près des œuvres.
- < 29 et 30 Janvier 2016 : La Guillotine, Montreuil, avec Jean-François Pauvros, guitare.
- < 29/30 Octobre 2015: Cuisines ducales du Musée des Beaux-arts de Dijon.
Festival Entre Cour et Jardin : www.ecej.fr . Avec Benoît Jayot, contrebasse.
- < 28/29 Août 2015 : Jardin de Barbirey sur Ouche, Festival Entre Cour et Jardin.
Avec Pierre Berthet, installations sonores : pierre.berthet.be
- < 4 Juillet 2015 : Maison Févret, Semur en Auxois. Avec Benoit Jayot, contrebasse.
- < 3 Avril 2015 : Café associatif le Laitou, Mont Saint Jean.
Avec Didier Petit, violoncelle : myspace.com/didiersmall
- < Du 1er au 12 Mars 2015 : résidence au Théâtre Mansart à Dijon, avec 2 présentations publiques :
 - 5 Mars : avec Mathieu Besset, guitare et basse.
 - 12 mars : avec Pierre Berthet, installations sonores.
- < 8 novembre 2014 : 1^{ère} lecture à la librairie L'Ecritoire, Semur en Auxois.
Avec Didier Petit, violoncelle.

Contact

Pour toute question, curiosité de voix, renseignements, envie d'en discuter, d'en savoir plus, avoir des vidéos ou me demander pourquoi nous faisons ça, n'hésitez pas :

+33 630 095 80

ou theatredeume@wanadoo.fr

et notre site : theatredeume.eklalog.com

Le texte, Médée revisitée

Le texte se découpe en 9 tableaux numérotés, et déploie un long monologue de Médée. Dans un style très scandé, extrêmement dense, tenu par un rythme en courts vers libres, sorte de prose poétique orale, intense, on entre précipitamment dans l'histoire qui se résume ainsi :

Médée a tué ses enfants. Le temps a passé mais l'idée que ses fils reposent en terre grecque lui est insupportable. Elle revient sur le tombeau de ses enfants pour les en extraire et que sa vengeance soit totale.

Elle s'aperçoit alors qu'elle est suivie par un homme qu'elle ne connaît pas. Il prend garde de ne jamais s'approcher mais la suit obstinément. Elle aime sa présence. Elle lui parle. En fait, de lui, on ne sait rien, c'est Médée qui le fait exister. Elle dit qu'il la suit, restant toujours derrière, pour ne pas être pétrifié. Elle s'adresse à lui et lui raconte l'histoire de Jason et du meurtre des enfants, elle ne sait pas s'il est là par attirance ou pour la tuer... elle jongle entre la séduction et la guerre.

Une attraction s'opère pour Médée, curiosité et dualité se mêle.

Laurent Gaudé associe à la figure mythologique de Médée celle de la gorgone Méduse et d'une déesse hindoue nommée Kali. Médée, en plus de la fable connue, vient donc du Gange et pétrifie les êtres.

Faire naître Médée en Inde et dans la caste des intouchables multiplie la notion de vengeance du personnage. Elle a affronté une pauvreté - qu'elle revendique -, et mené une bataille pour survivre; bataille qu'elle a gagnée par la danse, par l'Eros, et par une sorte de pouvoir divin qui fait pleuvoir à grande eau, et danser les statues (Médée la magicienne...?).

Elle aurait "pu n'être que ça, une fille qui danse" mais elle devient Médée, qui épouse Jason puis tue ses enfants quand il décide de la quitter pour une autre. Elle s'est sortie de la misère, seule et forte. Elle y retournera, seule et forte, sans rien laisser aux riches, même pas le corps de ses enfants.

C'est par "Regarde" que le texte s'ouvre, un "regarde" qui se répète dans cette première "scène" comme un leitmotiv hypnotique. Le motif du regard est la très belle invention de Laurent Gaudé qui ajoute à Médée, la figure de la Gorgone connue pour pétrifier chaque être qui croise son regard.

On pourrait jouer à associer une quatrième figure mythique à notre Médée, celle de Lilith, peu connue et pourtant fort passionnante. (Lilith est la première femme et première compagne d'Adam, avant Eve. Elle figure le démon sexuel et la femme fatale, abandonnée au bénéfice d'une autre femme. Dévorée par la jalousie, elle tue les nouveau-nés allant jusqu'à les dévorer, s'enivrant de leur sang. Si la garde des mères est trop vigilante, Lilith déterre leurs cadavres, les vidant de leurs entrailles, ne laissant que quelques fœtus de paille.)

Dans chacun de ses mythes se mêlent terreur et fascination, désir et meurtre, séduction et dévoration. Dans une sorte de mise en abyme brillante, Laurent Gaudé invente sa propre Médée, "Médée Kali" dont il dit aimer aussi "la consonance du double nom". Et pour nous aussi la musique des mots compte beaucoup.

Le projet

Une incantation

Avant tout, faire entendre ce texte, proposer une traversée intense dans la poésie incantatoire de l'écriture à travers un dispositif scénique totalement épuré.

Cette traversée est menée centralement par la voix et le corps d'une comédienne, accompagnée d'un musicien qui prend en charge la figure de l'homme à qui s'adresse Médée, mais qui ne parle jamais dans la pièce.

"Faire entendre" un texte consiste à permettre la simplicité dans l'écoute, l'évidence de l'énonciation. Et ça n'est pas simple. Cette langue ne laisse pas indemne le lecteur ou l'auditeur, et c'est de cet ancrage du sensible à travers le dire que nous travaillons. Le poème tend vers la perte de Médée, qui s'enrage, se souvient, combat encore.

En duo avec un musicien chaque fois différent

A chaque représentation - ou presque - c'est une nouvelle rencontre avec un musicien, offrant chaque fois une couleur singulière à la performance, un écho personnel à ce duo, plus ou moins improvisé selon les méthodes des musiciens.

L'écoute entre le texte, la voix, la musique, les silences, les présences, les regards est alors centrale.

La musique – ou peut-être devrait-on dire l'univers sonore non verbal, ajoute à la sensualité du texte, de la voix, et du corps; la musique étant ce langage sans verbe mais plein d'un sens absolu.

L'homme à qui s'adresse Médée Kali n'est pas représenté directement. Personnage presque invisible, auditeur particulier, il est ici évoqué par le langage instrumental, et la présence du musicien. Le son dialogue avec le verbe, comme Médée dialogue avec cette présence derrière elle.

La voix de la comédienne alterne entre voix portée et voix amplifiée, multipliant ainsi les intensités sonores et les couleurs de timbres.

Regard / Masque des yeux

Inspiré de la figure de Gorgo, on joue de la frontalité - "faire face" afin d'exacerber le regard: regards vers le public, regards en faux vers l'homme derrière qu'il ne faut pas regarder, et regards intérieurs comme des réminiscences.

Pour accentuer cette présence du regard et évoquer la dimension monstrueuse/ extraordinaire/ mythique de la méduse, de Médée et du meurtre de ses enfants, de l'Inde et du Gange, la comédienne porte un maquillage/masque couleur sang qui prend la moitié haute du visage

Posture et costume



Elle maintient une posture extrêmement tendue du corps, avec pointes de danse salies de terre aux pieds. La danse est en effet l'élément essentiel du personnage de Gaudé. " J'aurais pu n'être que ceci, une mendicante qui danse, une pestiférée plus jolie que les autres, mais la danse m'a sauvée. La rumeur était née qu'une fille du Gange faisait pleurer les chiens des bas quartiers lorsqu'elle dansait."

Les pointes sont l'archétype occidentale de la danse que nous avons choisi de détourner en les salissant de terre pour évoquer la longue marche de Médée d'une part, pour s'écarter de toute volonté d'illustration de la danse indienne aussi, et pour dessiner une posture déconcertante, provocante, entre grâce et obscénité.

Les lieux comme scénographie

Il n'y a pas de décor, l'espace est vide, empli seulement des deux corps en duo, texte et musique, instrument et micro. Chaque lieu de représentation devient un espace privilégié en résonance avec la performance. L'espace est accueilli comme un langage scénographique, une halte chaque fois différente dans le périple de Médée.

Lieux insolites déjà expérimentés : Carrière du jardin de Barbirey sur Ouche, Cuisines ducales du Musée des Beaux-Arts de Dijon, Salle ronde du Théâtre Mansart, Musée du Châtillonnais, Chapelle du Prieuré de Vausse...

En savoir plus sur Kali



Kali est, dans l'hindouisme, la déesse de la destruction. Elle est également associée au temps. Elle a l'aspect féroce de la Devi, la déesse suprême, qui est fondamental à toutes les déités hindoues. Elle détruit le mal sous toutes ses formes et notamment les branches de l'ignorance: l'avidyā comme la jalousie ou la passion.

Son nom dérive du mot *kāla*, le temps en sanskrit, celui qui détruit toute chose. Celui qui la vénère est libéré de la peur de la destruction. C'est également la femelle noire, à l'inverse de son époux, Shiva, couvert de cendres, qui est blanc ; c'est sa

shakti, l'énergie sans laquelle le dieu n'est qu'une enveloppe vide.

Elle est représentée nue, le regard féroce et la langue tirée, portant un long collier, descendant parfois à ses genoux, composé de crânes humains, dansant sur le corps de Shiva, qui en position de cadavre réclame son indulgence, allongé sur le dos. Elle porte souvent un pagne formé de bras coupés, tient une tête décapitée dans une main, une épée, le pouvoir de la destruction, dans l'autre. La forme Bhadrakali possède plusieurs paires de bras, représentant les points cardinaux. Son culte est surtout développé dans le Bengale, qui inspira nombre de poètes chantant leur dévotion à leur déesse, tel Ramprasad Sen.

Pour le dévot, elle est vêtue de l'univers, elle est l'image d'une mère protectrice, et les crânes de son collier représentent les 51 lettres du sanscrit. (source Wikipédia)

Et Gorgo la méduse



Méduse, appelée aussi Gorgo, est, dans la mythologie grecque, l'une des trois Gorgones (avec ses sœurs Euryale et Sthéno), mais la seule à être mortelle. Petite-fille de l'union de la Terre (Gaia) et de l'Océan (Pontos), elle appartient aux divinités primordiales, tout comme ses

cousines, la Chimère et l'Hydre de Lerne, qui, elles aussi, avaient des traits associés à l'image du serpent et ont été détruites par des héros.

Sa chevelure est entrelacée de serpents. Son visage a le pouvoir de pétrifier tout mortel qui le regarde. Après avoir été décapitée par Persée, son masque (gorgonéion) est remis à Athéna qui le fixe sur son bouclier. La représentation du gorgonéion sera longtemps utilisée comme une protection contre le mauvais œil.

La perception de Méduse s'est modifiée au fil du temps. Le mythe, qui peut être vu comme un conte d'initiation, a alimenté des recherches sur la puissance du féminin, le pouvoir du regard, l'importance des talismans, l'angoisse de la castration, le rapport intime au monstrueux et l'existence de sociétés matriarcales préhistorique.

Équipe

Émilie Fauchaux, comédienne et directrice artistique de la compagnie

Elle commence le théâtre petite, puis elle obtient une Licence de Théâtre à la faculté d'Aix en Provence - études mêlant pratique et théorie théâtrale - auprès de Danielle Bré, Angela Konrad, Olivier Saccomano, Louis Dieuzayde etc... Elle monte ensuite, avec deux comparses, la compagnie Le Théâtre de Ume avec laquelle elle met en place en parallèle des créations, des performances, interventions in situ, et autres objets hybrides, s'intéressant aux langages troublés, au théâtre chorégraphique, aux écritures de l'oralité, à l'exploration de formes singulières. Ayant soif d'apprendre à nouveau et d'élargir les rencontres, elle est retournée à la faculté d'Aix en Provence pour un Master Théâtre où elle a pu travailler avec Marie-Josée Malis, Renaud-Marie Leblanc, Nathalie Garraud Armée de nouveaux outils comme le chant, la danse, le piano, elle choisit aujourd'hui de travailler en tant qu'interprète avec des compagnies comme *Ça vient de se poser*, la *SF Cie*, où s'élaborent de riches compagnonnages avec des auteurs

dramatiques écrivant avec/à partir du plateau.

Elle entame aujourd'hui un nouveau projet avec sa propre compagnie autour de figures mythologiques féminines dans les écritures contemporaines avec, pour commencer *Médée Kali* de Laurent Gaudé.



Jean-François Pavros, guitariste

Jean-François Pavros a grandi à Lille et a participé enfant aux fameux carnivals du nord. Devenu musicien de baloche, il joue valse, tangos et rocks. Professeur de lettres, métier qu'il quittera pour celui de la seule musique, il participe au groupe Moebius avec Gaby Bizien et Philippe Deschepper. Influencé par des guitaristes comme Jimmy Page, Sonny Sharrock ou Derek Bailey, il « prépare » sa guitare en cherchant toutes sortes de possibilités sonores. Actuel duettiste parmi les plus expérimentaux, celui que beaucoup considèrent comme l'un des pionniers de la noise à la française,

Jean-François Pavros poursuit une carrière de plus de 40 ans avec une bonne centaine de disques et de collaborations l'ayant transporté aux quatre coins du monde.



Pierre Berthet, chercheur de sons

Pierre Berthet travaille depuis de nombreuses années à la prolongation d'instruments. Il a ainsi prolongé des ressorts de locomotive et de camion à l'aide de fils d'acier reliés à des bidons, mais également des compresseurs, des cloches, des pianos et des haut-parleurs.

Il a étudié la percussion au conservatoire de Bruxelles. Parallèlement, pendant deux ans, il a passé beaucoup de temps dans un clocher à jouer du carillon et à écouter les bruits de l'environnement. En écoutant diverses musiques et en fréquentant au conservatoire de Liège les cours d'improvisation et de composition, il a retrouvé le plaisir d'enfant, consistant à frapper, frotter, secouer ou lancer des objets hétéroclites pour entendre les sons pouvant s'en échapper, avec une

prédilection pour les chutes de gouttes d'eau sur divers matériaux. Depuis 1990, il conçoit, réalise et expose des installations sonores et visuelles. Inspirées et adaptées par les lieux où elles sont exposées, elles composent également les matériaux dont il joue en concert.



Benoit Jayot, contrebassiste

Musicien et comédien, c'est au fil des rencontres qu'il forge son expérience. Il débute en tant que guitariste, puis commence à pratiquer la contrebasse au sein de différents groupes (jazz manouche, trad, musiques orientales, musiques improvisées...). Parallèlement, il fait connaissance avec le milieu du théâtre et joue dans de nombreux spectacles (la Compagnie des Gens, le Théâtre Rouge, Sky de Sela, Contrepoints.fr...).

L'immersion dans ces deux milieux le conduit à composer et à improviser des musiques autour du texte, du langage, de l'image et du mouvement, travail qu'il poursuit encore actuellement.



Didier Petit, violoncelliste

Didier Petit fait palpiter, chanter son instrument au rythme du corps et de ses sensations. Violoncelliste improvisateur, il est responsable du label "in situ" et propose mille une façons d'éclater les frontières, secouant et renversant le jazz, le néo-contemporain, la musique lyrique abstraite ou improvisée de manière impromptue.

Didier Petit, s'il est un accompagnateur très recherché sur la scène jazz et musiques improvisées aujourd'hui, n'en garde pas moins une pratique habituelle du solo. Sur disque, en concert, Didier Petit met en scène un violoncelle dans tous ses états (« gratté, chanté, frotté, piqué... »)

Didier Petit a commencé à étudier le violoncelle à 6 ans. Il a 12 ans, lorsqu'il entend le duo Michel Portal et Bernard Lubat, qui va agir comme déclencheur fondamental. Il se tourne alors vers le jazz et ses cousines improvisées. IL entre dans le « Celestial Communication Orchestra » du contrebassiste Alan Silva, puis devient

enseignant et administrateur à l'Institut for Artistical and Cultural Perception. Il crée en 1990, la collection de disques In Situ (35 références à ce jour). Il est rejoint dans cette collection par Théo Jarrier qui en prend la direction artistique dans les années 2000.



Mathieu Besset, guitare électrique et basse

Né en 1978.

Après l'enfance (ah, l'enfance...) il étudie la littérature et l'Anglais, et un peu le travail salarié aussi. Il joue et compose de la musique (pop et/ou industrielle) durant pas mal d'années avant, en 2007, de fonder l'IRMAR avec quelques compagnons que la fortune a intelligemment placé sur son chemin. Depuis, il a quitté l'Irmar mais continue ses activités de musicien en parallèle d'une passion pour les légumes bio.



La compagnie

Après une suspension de 5 ans, c'est avec *Médée Kali* que la compagnie se remet en marche. Il fallait prendre du recul, s'interroger librement sur ce qu'était le théâtre, y aller beaucoup, prendre le temps de penser, ralentir le rythme, et rencontrer d'autres mondes, d'autres réalités.

Et puis maintenant est revenue la nécessité du plateau, de son langage qui articule le sensible au sensé, le corps au verbe, l'impulse et le réfléchi.

Le Théâtre de Ume s'est inventé d'abord autour d'un texte : celui de Henri Michaux, *Un certain Plume*, créé collectivement en 2002 par trois comédiennes. Ce fut le départ de notre exploration des langages atypiques, à travers ce recueil de contes étranges dont l'écriture narrative nous obligeait à inventer la théâtralité manquante, à commencer par la distribution de la parole. Ce premier spectacle a rencontré un public enthousiaste. *Plume* a séduit par sa poésie,

ses images oniriques, son esthétique et son dynamisme



L'équipe, qui s'est agrandie, répète tout l'été 2004 un second spectacle : *Face*, création sans texte, mise en scène collectivement à partir d'improvisations de 24h continues dans un espace scénique extrêmement cloisonné - sorte d'aire de jeu aux règles précises que chaque joueur devait respecter. Véritable laboratoire de recherche théâtrale, *Face* arbore une forme singulière entre théâtre, danse et performance.



Après *Plume*, poésie transposée dans un espace théâtral, et *Face*, presque sans texte, surtout en corps, le langage s'affirme pour une forme - des formes - théâtrale(s) singulière(s). Deux projets naissent ensuite en 2006 : d'abord *Opéra sur l'herbe*, théâtre chorégraphique en jardin où des personnages échappés des musées des Beaux Arts, cherchent frénétiquement à recréer le Beau.

Puis suivra la création du début de *Ma Solange, comment t'écrire mon désastre*, Alex Roux de Noëlle Renaude, texte-fleuve sans personnage fixe - une écriture de l'oralité se nourrissant des « défauts de longage », des accents, des flots de paroles, de la parole obsessionnelle.

Avec *Médée Kali*, on épure encore et on essaie d'aller directement à la poésie : une récitante et un instrumentiste, deux corps pour représenter une Médée gorgone et un Persée taiseux, avec pour outil, l'une le texte et son corps, l'autre la musique et sa présence.